

Schemerleven, Jaap Robben, De Geus, september 2022

L'auteur

Jaap Robben (1984) est écrivain, poète et directeur de théâtre. Son premier roman, *Birké* (2014), a remporté plusieurs récompenses, dont le prix Dioraphte, le prix ANV Debut et le prix du meilleur livre de 2014 des libraires néerlandais. Il a été traduit en cinq langues. Son deuxième roman, *Zomervacht* (2018), a figuré sur la long-list du Booker Prize 2021 et a été adapté au cinéma. *Schemerleven* est son troisième roman, sortie en 2022, traduit en français aux éditions Gallmeister, ainsi que dans huit autres langues. La traduction française, réalisée par Guillaume Deneufbourg, a notamment été sélectionnée pour le prix littéraire de l'Euregio 2025.



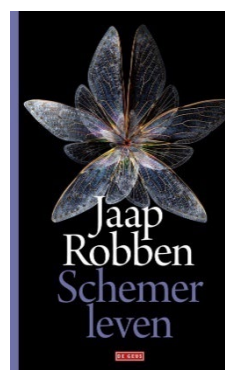
Résumé de quatrième de couverture

1963. Lorsque Frieda pose le pied sur les eaux gelées du Waal, cette jeune femme à l'esprit libre ignore que sa vie s'apprête à basculer. Sur les glaces flottantes, elle rencontre un homme marié, Otto, avec lequel elle entame une histoire d'amour fiévreuse. Mais un événement inattendu viendra bouleverser leur destin commun. Pour le restant de ses jours, elle en dissimulera le douloureux souvenir. Au soir de sa vie, tandis que Frieda se retrouve à nouveau seule, le chagrin refait surface. Elle ose alors affronter son passé et partir à la recherche de ce qu'elle a perdu.

Résumé complet

Attention : si vous comptez lire le livre, ne vous gâchez pas le plaisir et ne lisez pas cette partie !

Frieda Tendeloo, 81 ans, est admise dans une maison de retraite à la mort de son mari Louis. Entre les quelques visites de son fils Tobias et les quelques liens qu'elle noue avec le personnel et d'autres pensionnaires, elle se retrouve seule avec ses pensées et fait le point sur sa vie. Un événement en particulier monopolise son attention : son histoire d'amour secrète avec un mot marié, soixante ans auparavant, dont elle est tombée enceinte. Mise au ban de la société patriarcale à une époque de mœurs austères, forcée par tous à mettre un terme à sa grossesse et à passer cette ignominie sous silence, elle finira par accoucher, loin des regards et dans des conditions déplorables, d'un enfant mort-né.



Le livre nous raconte cette histoire poignante et douloureuse sur cinquante chapitres relativement courts, d'abord sur deux lignes narratrices, avec en alternance les états d'âme de la vieille dame, confrontée au poids des âges et à la vie en maison de retraite, et ceux d'une jeune femme fille à l'esprit libre vivant avec ses parents à Nimègue, une ville provinciale catholique, aux prises avec un amour impossible. Une troisième ligne narratrice vient s'ajouter aux deux tiers du livre pour relater la rencontre de Frieda et de Louis, l'homme avec qui elle se mariera et aura un enfant, Tobias.

À travers une écriture incroyablement belle et lucide, des descriptions pénétrantes et d'une grande sensibilité et, en même temps, des thématiques qui dérangent tant elles sonnent juste, *Au crépuscule* nous fait vivre ces souvenirs trop longtemps enfouis qui ressurgissent au *crépuscule* de la vie de Frieda : sa rencontre Otto, un homme marié, dont on tombe amoureux en même temps qu'elle. Les rendez-vous secrets qui s'enchaînent. Les chasses aux papillons de nuit. Les moments d'intimité passés dans des chambres d'hôtel alors qu'elle découvre son corps et le désir.

Et surtout, leur liaison qui tourne mal lorsqu'elle tombe enceinte, malgré les infinies précautions de son amant. La distance que met alors Otto entre eux, leur amour qui s'effondre sous le poids du péché, le malaise soigneusement distillé par l'auteur, la douleur qu'on ressent au plus profond de nous pour le sort de la pauvre Frieda, qui perd son emploi, qui est désavouée par ses parents et qui se retrouve isolée de tous.

L'accouchement, dans des conditions déplorables, son enfant qu'on emmène et dont elle ne verra jamais que les pieds, sa convalescence dans un Hôtel-Dieu, où les nonnes la voient comme un rebut impur, l'exhortent de se taire et d'oublier son malheur. Elle ne reverra plus Otto par la suite.

Débarrassée de cette grossesse encombrante, elle sera autorisée à regagner la maison parentale. Quelques années plus tard, elle épousera Louis, avec qui elle aura un fils, Tobias. Le mariage semble heureux, mais sera rythmé par des disputes d'une grande violence, manifestations des ressentiments enfouis de Frieda.

Peu à peu, alors que les trois lignes narratives se rejoignent, on comprend pourquoi Frieda a été si profondément affectée par son passé. Avec l'aide de son fils, à qui elle avoue son secret, elle retrouve finalement Otto, nonagénaire, qui lui révèle où il a emmené leur bébé à l'époque.

La fin est également très réussie, tout en délicatesse, alors que Frieda et Tobias se rendent à l'endroit où l'enfant a été enterré.

Atelier de traduction

Contextualisation

Dans ses romans, Jaap Robben nous emmène délicatement, avec sensibilité, dans son univers. C'est l'une des grandes forces de cet auteur, prendre ses lecteurs par la main et leur faire découvrir avec délicatesse et intelligence l'ambiance qu'il a créée à leur intention.

Aussi n'est-il guère aisé de faire ressentir cet univers dans un extrait de quelques centaines de mots, et de surcroît d'y faire figurer un concentré de défis de traduction représentatif de l'œuvre.

J'ai choisi de vous envoyer le chapitre 7, que je vous demande de lire intégralement. Il relate le deuxième « rendez-vous » entre Frieda et Otto, après leur première rencontre sur les eaux gelées du Waal. Le passage comprend également un très bref *flashforward* de la vie de Frieda et Louis (une vingtaine d'années plus tard).

Sur la base de ce chapitre, j'ai sélectionné quelques extraits, dont j'ai fait un assemblage, je l'espère, cohérent. Vous le trouverez ci-dessous, avec à sa suite le chapitre 7 dans son intégralité. Je vous invite à le traduire au mieux de vos capacités.

Lors de notre atelier, nous discuterons des difficultés que vous avez rencontrées et réfléchirons ensemble aux solutions. Cela va de soi, mais par acquit de conscience : afin que l'exercice soit le plus enrichissant possible, je vous demande de ne pas consulter la traduction française que vous pourriez trouver sur Internet ou ailleurs.

Nous profiterons également de nos échanges pour discuter du métier de traducteur littéraire, ainsi que du cheminement de ce roman, depuis sa publication en néerlandais jusqu'à sa traduction en français chez Gallmeister.

Au plaisir de vous rencontrer,

Guillaume Deneufbourg

Extrait à traduire

Door de grijze lucht leek het schemerig. Het was nog ruim voor etenstijd. Nadat we de winkel hadden afgesloten, fietste Gemma er snel vandoor om de hoosbui voor te blijven. Ze had me de hele middag uitgehoord over onze ontmoeting op het ijs.

Ik haastte me richting de bushalte, maar moest wachten omdat het stoplicht net een vloedgolf auto's had doorgelaten. Iedereen wilde zo snel mogelijk thuis zijn.

[...]

'Pardon,' riep iemand achter me, het portier van een auto sloeg dicht. Ik had niet door dat het tegen mij was.

'Mevrouw...?'

Toen voelde ik een hand op mijn schouder. Ik draaide me om en kon alleen maar glimlachen. Otto.

'Hé.'

'Hallo,' het klonk alsof hij ook verrast was om me hier tegen te komen.

'Mevrouw?' vroeg ik spottend. 'Vind je mij een mevrouw?'

'Sorry, ik weet niet hoe je heet.' Hij stak zijn hand naar me toe.

'Daar heb ik helemaal niet naar gevraagd.'

'Ik ben Ietje.' Zijn hand was stevig, maar koud. 'Sta je hier al lang?'

'Ik was hier toevallig.'

'Toevallig?'

'Nee, dat is niet waar. Niet toevallig.'

'Heb je me opgewacht?'

Hij knikte kleintjes, bijna jongensachtig betrapt.

'Hoelang?'

'Een uurtje, hooguit.'

'Een úúr?'

'Ik wilde je niet nog eens mislopen. Het lag toch op mijn route. Ik wilde mijn excuses aanbieden.'

Ik was zo beduusd dat hij hier stond, dat ik vergat te vragen waar hij zijn excuses voor wilde aanbieden. Hij zei het uit zichzelf.

'Ik was zo verrast vanmiddag dat ik niet wist wat ik moest zeggen.'

'O.'

'En ik wilde je naam vragen.' Op de motorkap van zijn lichtblauwe Simca petste een spetter regen als een meeuwenflats. En toen nog een en meteen nog veel meer. 'Stap in, stap in,' riep Otto. Hij trok zijn portier open en boog zich over de stoelen heen om het knopje van de passagiersdeur open te trekken. In die paar tellen was ik al kletsnat geworden, ik sprong in de auto en trok met een klap de deur dicht. Mijn haren drupten, mijn rok had zich in die paar secondes al volgezogen met koude nattigheid.

‘Het kan geen kwaad toch?’

‘Wat?’

‘Dat ik hier op je heb gewacht.’

Ik schudde mijn hoofd en zei: ‘Ik ben blij dat je hebt gewacht.’

[...]

‘Dank je wel voor het thuisbrengen.’

Ik had mijn hand al op het hendeltje van de deur, maar stapte nog niet uit. Tegelijk keken we weer naar elkaars mond, net als die middag aan de bevroren Waal. ‘Denk je dat ik je een kus mag geven?’ vroeg ik voordat ik het had kunnen denken.

Hij glimlachte, het mocht.

Onze natte jassen ritselden doordat we naar elkaar toe bogen, onze lippen gaven elkaar slechts een zuinig stempeltje. Toen nog een, mijn lippen ietsje geopend, bij de derde kus openden de zijne ook. Een aarzelende hap van elkaars open monden. Alsof hij de kus wel wilde geven, maar niet helemaal durfde door te zetten. Zijn twijfelende tong, de zachte, warme smaak van mond maakte me haast hongerig. Ik legde mijn hand in zijn nek, mijn duim achter zijn rechteroor, en duwde zijn mond steviger op de mijne.

Net voordat we elkaar loslieten, kneep ik zacht in zijn oorlelletje. We streken met onze neuzen langs elkaar, zijn pupillen waren wijd.

‘Ik heb dit nog nooit gedaan met iemand anders,’ fluisterde Otto. Hij bevoelde zijn mond alsof hij zeker wilde zijn dat ik niets van zijn lippen had afgenomen.

‘Ik ook niet.’

‘Mag ik je nog eens thuisbrengen?’

‘Dat is goed.’

Dat bleek de volgende dag al te zijn.

‘Ah, Elfrieda,’ zei mijn moeder. Aan haar stem hoorde ik dat ze ongerust was geweest. Al was ik hooguit een paar minuten later dan normaal. ‘Laat je vader niet langer achter een leeg bord wachten. Elfrieda?’

‘Hmm-hhh.’

Mijn ouders waren de enigen die zich hun leven lang aan mijn geboortenaam hielden. Ik was zo gewend aan Ida en Ietje dat het formeel voelde en streng wanneer ze me Elfrieda noemden. Vooral omdat ze zich zo leken vast te houden aan het beeld van de vrouw die ik volgens hun verwachtingen moest worden.

Jaap
Robben
Schemer
leven

DE GEUS



Deze uitgave werd mogelijk gemaakt door
de gemeente Nijmegen



© Jaap Robben, 2022
Omslagontwerp Kris Demey
ISBN 978 90 445 4619 4
NUR 301

Voor mijn lieve Lucy

7

‘Goedemiddag,’ hoorde ik Gemma zeggen. Ze was bezig met de voorjaarsdecoraties en zat in de etalage van de bloemisterij waar we allebei werkten. Ik keek pas op toen ik het belletje van de deur hoorde rinkelen. ‘Goedem...’ Ik herkende hem meteen. Otto. Nog steeds meer jas dan man. Ot-to, Ot-to. Hij had mij nog niet opgemerkt. Spontaan begon ik de kaartjes aan het molentje op de toonbank opnieuw te sorteren. Ondertussen slenterde hij keurend langs de emmers met bloemen. Hij had iets ouwelijks met dat bruine pak en dat smalle stropdasje om zijn hals, terwijl hij hooguit begin dertig kon zijn.

Eigenlijk hoorden klanten te wachten tot ik hen hielp, maar ik liet Otto zijn gang gaan. Op zijn achterhoofd schemerde wat huid door zijn haar. Hij hurkte bij emmers, koos her en der bloemen. Vooral anjers. Ik kan me niet herinneren dat er ooit eerder een man in de winkel was geweest die dit zelf deed, meestal stonden ze er wat hulpeloos bij en noemden de gelegenheid waar ze iets voor nodig hadden. Vaak zag ik aan hun blik wie er loog en eigenlijk bloemen kocht om iets goed te maken.

En toen stonden Otto en ik tegenover elkaar met slechts de toonbank tussen ons in.

‘Zal ik er wat groen bij doen?’

Hij was nog met zijn aandacht bij de emmers met bloemen.

‘Otto?’

Hij deinsde terug met een soort gelukkige schrik. ‘Hallo! Daar

ben je,' zei hij, waardoor het leek alsof we hier hadden afgesproken. 'Ik wist niet dat jij hier...'

'Nee,' lachte ik dommig.

'Ik kom niet zo vaak in deze buurt. Toevallig eigenlijk...' Hij legde een hand op de stelen van de anjers. 'Ik had je hier niet verwacht.'

Ondertussen bleef Gemma bloemen in het enorme blok oase prikken, al zag ik aan alles dat ze meeluisterde.

'Gaat u iemand verrassen?' vroeg ik om haar nieuwsgierigheid te temperen.

'Nee hoor, geen verrassing.' Het klonk een beetje sussend. 'Voor op het graf van mijn ouders.'

'O, sorry. Wat verdrietig.'

We keken elkaar even recht aan.

'Dank je wel.' Hij gaf me een knikje, zo'n formeel bedankknikje. 'Het is al een tijdje geleden, dus...' Otto haalde zijn schouders op. 'Ik probeer elke twee weken te gaan, ik ben hun enige kind.'

Gemma klom uit de etalage en begon emmers te verschuiven die eigenlijk niet verschoven hoefden te worden.

'Goh,' hernam Otto zijn twinkelende verbazing. 'Dat ik jou hier tegenkom.' Hij liet zijn blik door de winkel gaan. 'Ik heb nog naar je uitgekeken.' Gemma deed niet langer onopvallend. Ze stond achter zijn rug met grote, stralende ogen mijn aandacht te trekken.

'Maar je was dus hier.' Otto wilde weer iets zeggen. Om hem te laten zwijgen trok ik vlug een vel papier van de rol en scheurde dat af. Daar spreidde ik wat takjes aspergegroen op uit en de bloemen die hij had gekozen.

'Het was een mooie dag,' fluisterde hij.

'Zeker.' Ik pakte nog een paar twijgjes laurier. 'Het wordt een prachtig boeket.'

Tot slot niette ik een zwart lint aan het papier en schoof de bloemen over de toonbank naar hem toe. 'Alstublieft.'

Er stonden inmiddels andere klanten in de winkel, die lieten merken dat ze onderhand wel aan de beurt waren.

‘Dank je wel.’ Otto hief het boeket iets omhoog. ‘Het is prachtig.’ Ik herkende dat onderdrukte lachje weer van de middag op het ijs, waarbij zijn lippen iets tuitten terwijl de hoeken niet probeerden te krullen. De mond die op het punt stond om iets grappigs te gaan vertellen, maar dat toch binnenhield.

Terwijl ik met een volgende klant langs de emmers liep, verliet Otto de zaak. Bij de etalage nam hij het boeket onder zijn arm om tussen twee handen iets te vangen wat daar tegen de binnenkant van het raam tikte. Aandachtig bekeek hij het in de kom van zijn hand en liet het vervolgens buiten vrij.

‘Tot ziens, meneer,’ riep Gemma hem na. Waarna zij zich met grote, nieuwsgierige ogen naar mij draaide en mimeerde: Wie was dat?

Pas vele jaren later realiseerde ik me dat Otto dat boeket toen helemaal niet heeft afgerekend. Ik was inmiddels al jaren met Louis, ik herinner me de keuken van ons huis aan de Uilenborgstraat. Tobias was er toen al. Louis had namelijk een bos anjers gekocht voor Moederdag. Met het prijsje er nog op. Ik moest daar te hard om lachen.

‘Wat is er?’ vroeg Louis.

‘Ach, niks belangrijks,’ wuifde ik weg. ‘Zomaar.’

‘Is het niet goed?’ Louis keek in zijn boeket om te ontdekken wat eraan scheelde. ‘Zit het prijsje er nog op?’

‘Het is prachtig.’ Ik hield mijn hand over het prijsje.

‘Echt?’

‘Echt.’

Louis zat op een keukenstoel, had voor mij een sherry ingeschonken en opende zijn bierflesje met zijn aansteker, het moet een zondagmiddag geweest zijn. Tobias deed nog aan middag-slaapjes.

‘Je houdt toch van anjers?’ bleef Louis erover doorvragen.

‘Louwietje.’

‘Hmm?’ Het flesje was halverwege onderweg naar zijn mond.

Toen kuste ik hem zo intens dat hij beduusd zat te wiegen toen ik uiteindelijk zijn mond losliet. ‘Frieda toch. Jij blijft een verrassing.’

Door de grijze lucht leek het schemerig. Het was nog ruim voor etenstijd. Nadat we de winkel hadden afgesloten, fietste Gemma er snel vandoor om de hoosbui voor te blijven. Ze had me de hele middag uitgehoord over onze ontmoeting op het ijs.

Ik haastte me richting de bushalte, maar moest wachten omdat het stoplicht net een vloedgolf auto's had doorgelaten. Iedereen wilde zo snel mogelijk thuis zijn. Na de auto's kwamen de fietsende mannen uit de richting van de universiteit met schommelende aktetassen aan hun sturen. Ik zwaaide naar de zwangere moeder, maar die zag mij niet. Haar twee kinderen voor en achter op haar fiets zwaaiden uitbundig terug. Ik was een beroemdheid in hun kleine levens. Om de week mochten ze van hun moeder bij mij in de winkel allebei een bloem uitzoeken. Terwijl het verkeerslicht inmiddels alweer op rood sprong, knetterde er nog vlug 'n brommerbakfiets van de bakkerij over de straat. Daarna kon ik vlug over rennen.

‘Pardon,’ riep iemand achter me, het portier van een auto sloeg dicht. Ik had niet door dat het tegen mij was. ‘Mevrouw...?’ Toen voelde ik een hand op mijn schouder. Ik draaide me om en kon alleen maar glimlachen. Otto. ‘Hé.’

‘Hallo,’ het klonk alsof hij ook verrast was om me hier tegen te komen.

‘Mevrouw?’ vroeg ik spottend. ‘Vind je mij een mevrouw?’

‘Sorry, ik weet niet hoe je heet.’ Hij stak zijn hand naar me

toe. 'Daar heb ik helemaal niet naar gevraagd.'

'Ik ben Ietje.' Zijn hand was stevig, maar koud. 'Sta je hier al lang?'

'Ik was hier toevallig.'

'Toevallig?'

'Nee, dat is niet waar. Niet toevallig.'

'Heb je me opgewacht?'

Hij knikte kleintjes, bijna jongensachtig betrapt.

'Hoelang?'

'Een uurtje, hooguit.'

'Een úúr?'

'Ik wilde je niet nog eens mislopen. Het lag toch op mijn route. Ik wilde mijn excuses aanbieden.'

Ik was zo beduusd dat hij hier stond, dat ik vergat te vragen waar hij zijn excuses voor wilde aanbieden. Hij zei het uit zichzelf.

'Ik was zo verrast vanmiddag dat ik niet wist wat ik moest zeggen.'

'O.'

'En ik wilde je naam vragen.' Op de motorkap van zijn lichtblauwe Simca petste een spetter regen als een meeuwenflats. En toen nog een en meteen nog veel meer. 'Stap in, stap in,' riep Otto. Hij trok zijn portier open en boog zich over de stoelen heen om het knopje van de passagiersdeur open te trekken. In die paar tellen was ik al kletsnat geworden, ik sprong in de auto en trok met een klap de deur dicht. Mijn haren drupten, mijn rok had zich in die paar secondes al volgezogen met koude natigheid.

'Het kan geen kwaad toch?'

'Wat?'

'Dat ik hier op je heb gewacht.'

Ik schudde mijn hoofd en zei: 'Ik ben blij dat je hebt gewacht.' Misschien verstond hij me niet door het geroffel op het dak,

want hij antwoordde niet. Water spoeelde over de ramen. De buitenwereld bestond enkel nog uit vlekken. Rode remlichten, de verspringende kleuren van het stoplicht. Een bruine vlek die zich naar de overkapping van de bloemisterij haastte om te schuilen voor deze wolkbreuk.

En naast me zat Otto.

Ongewoon dichtbij.

Otto.

‘Welke kant moet je op?’ vroeg hij.

‘De bushalte.’ We moesten haast schreeuwen om elkaar te verstaan.

‘Mag ik je ook thuisbrengen?’

‘Thuis?’

‘Dan hoef je niet door de regen.’ Hij leek zich na elke toenadering meteen te willen verantwoorden.

‘Kost je dat niet te veel tijd?’

Hij startte de motor al. ‘Als jij dat wil, doe ik het graag.’

Om beurten keken we opzij, om elkaar de tijd te geven de ander te begluren. Betrapte lachjes wanneer onze blikken elkaar aantikten. Hij was niets veranderd sinds die keer dat we elkaar ontmoetten op het ijs. Toch zag hij er totaal anders uit dan ik me hem had herinnerd.

De ruitenwisser kreunde bij elke zwiep. Verderop onder een paraplu draafde het echtpaar dat altijd bij deze halte uitstapte en mij steevast groette, omdat ik net was ingestapt. Ik stak mijn hand naar ze op, maar ze zagen me natuurlijk niet. Zouden ze me gemist hebben vandaag? Achter het stuur van een vrachtwagentje dat ons tegemoet reed herkende ik slager Verkuijlen. De bus waarin ik normaal zou zitten, was in de verte nog te zien. Die moest zo vaak stoppen bij haltes dat we hem uiteindelijk konden inhalen. Daar was Gemma’s bovenwoning, achter het raam brandde al licht. Terwijl wij passeerden trok ze net de gordijnen dicht. ‘Gemma,’ mompelde ik. Maar niemand zag mij, niemand

verwachtte mij in deze lichtblauwe auto naast deze man. Naast Otto. Ik moest steeds naar hem kijken om zeker te weten dat hij het was. De straatlantarens knipperden aan, een voor een. Eerst zacht oranjeroze, langzaam feller.

‘Hier rechts,’ riep ik over het regenkabaal heen. ‘En dan door tot de St. Annastraat.’

Otto's blik was geconcentreerd op de gladde weg gericht. Telkens als hij doorkreeg dat ik naar hem keek, krulde zijn mondhoek, maar bleef hij voor zich kijken. Zijn bovenbeen was zo dicht naast het mijne. Zijn hand reikte steeds richting mijn knie, maar kwam dan telkens op de knop van de pook terecht om naar een andere versnelling te schakelen. Toen zag ik iets flonkeren aan zijn ringvinger. Het goud was dof, maar gaf nog wel licht zoals goud dat nou eenmaal altijd blijft doen.

‘Waar moeten we nu heen?’ vroeg Otto.

‘Daar verderop.’ Ik wees naar een lege parkeerhaven nog een eindje van ons huis. Soepel stuurde Otto zijn auto erin. Ik kon er niks aan doen dat ik naar de ring bleef kijken.

‘Nou.’ Hij draaide de sleutel om en legde zijn handen onder in het stuurwiel. Toen merkte hij dat ik het zag. Ik verwachtte dat hij betrapt zijn vingers zou bedekken met zijn andere hand, een excuus zou stamelen. Maar hij keek ernaar alsof er een vinger aan die hand miste, een litteken dat allang geen pijn meer deed. ‘Ja,’ zei hij toen zacht. ‘Dat is waar.’ Vervolgens zweeg hij een tijdje, waarna hij uiteindelijk niks meer zei.

Ik glimlachte naar hem dat het goed was, dat ik het begreep, maar dat het hierbij zou blijven. ‘Ik moet uitstappen,’ zei ik. ‘Anders worden ze ongerust.’

‘Heb jij ook...?’

‘Wat?’

‘Kinderen... ’n man?’

Ik liet mijn lege ringvinger zien.

‘Daar had ik al naar gekeken.’

‘En?’

‘Dat kon ik nauwelijks geloven.’

‘Ik woon nog bij mijn ouders.’

Otto knikte, verwerkte mijn antwoord en keek me voor het eerst echt aan. ‘Het was bijzonder op het ijs. Die middag. Dat wilde ik je graag nog zeggen.’

‘Dat vond ik ook.’

‘Ik heb veel aan je gedacht.’

De regen was gestopt, er vielen alleen nog druppels uit de boom waaronder we geparkeerd stonden. We hadden de auto-ruiten bewasemd met onze natte kleren en onze adem.

‘Dank je wel voor het thuisbrengen.’

Ik had mijn hand al op het hendeltje van de deur, maar stapte nog niet uit. Tegelijk keken we weer naar elkaars mond, net als die middag aan de bevroren Waal. ‘Denk je dat ik je een kus mag geven?’ vroeg ik voordat ik het had kunnen denken.

Hij glimlachte, het mocht.

Onze natte jassen ritselden doordat we naar elkaar toe bogen, onze lippen gaven elkaar slechts een zuinig stempeltje. Toen nog een, mijn lippen ietsje geopend, bij de derde kus openden de zijne ook. Een aarzelende hap van elkaars open monden. Alsof hij de kus wel wilde geven, maar niet helemaal durfde door te zetten. Zijn twijfelende tong, de zachte, warme smaak van mond maakte me haast hongerig. Ik legde mijn hand in zijn nek, mijn duim achter zijn rechteroor, en duwde zijn mond steviger op de mijne.

Net voordat we elkaar loslieten, kneep ik zacht in zijn oor-letletje. We streken met onze neuzen langs elkaar, zijn pupillen waren wijd. ‘Ik heb dit nog nooit gedaan met iemand anders,’ fluisterde Otto. Hij bevoelde zijn mond alsof hij zeker wilde zijn dat ik niets van zijn lippen had afgenomen.

‘Ik ook niet.’

‘Mag ik je nog eens thuisbrengen?’

‘Dat is goed.’

Dat bleek de volgende dag al te zijn.

‘Ah, Elfrieda,’ zei mijn moeder. Aan haar stem hoorde ik dat ze ongerust was geweest. Al was ik hooguit een paar minuten later dan normaal. ‘Laat je vader niet langer achter een leeg bord wachten. Elfrieda?’

‘Hmm-hhh.’

Mijn ouders waren de enigen die zich hun leven lang aan mijn geboortenaam hielden. Ik was zo gewend aan Ida en Ietje dat het formeel voelde en streng wanneer ze me Elfrieda noemden. Vooral omdat ze zich zo leken vast te houden aan het beeld van de vrouw die ik volgens hun verwachtingen moest worden.